

CURSORY Remarks made in a Tour through, &c. Remarques faites dans un Voyage aux pays Septentrionaux de l'Europe, particulièrement Copenhague, Stockholm & Pétersbourg; par M. WRAXHALL. Londres, chez Cadell. 1775.

L'Auteur du *Critical Review* observe, d'après le titre de l'ouvrage, que M. Wraxhall n'a pas voulu donner une relation de son voyage, mais seulement faire part au public de quelques observations que lui ont fournis les lieux où il a passé.

Le Voyageur commence par faire l'apologie des voyages. La vue des pays étrangers, dit-il, la connoissance qu'on y acquiert par soi-même des manières d'agir & de penser différentes des nôtres, ne servent pas seulement à donner plus d'étendue à l'esprit humain, & à corriger les préjugés de l'enfance; mais aussi il n'y a rien de plus propre à procurer des sensations vives & délicieuses; parce qu'il n'y a rien qui remue plus puissamment deux passions, qui sont pour nous la source d'une infinité de plaisirs; l'admiration & l'amour de la nouveauté.

M. Wraxall, dans une lettre datée de Co-

penhague, entre dans plusieurs détails sur la malheureuse catastrophe arrivée au Comte de Struensée. Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en rapportant ce que le Voyageur a écrit sur cet objet, & sur quelques autres aussi intéressans.

» Je vous ai promis dans ma dernière lettre, dit le Voyageur, d'entrer dans quelque détail par rapport à cette Cour, (*Danemark.*) Mais je dois vous dire que je n'ai point été présenté au Souverain, comme c'est l'ordinaire par rapport aux Etrangers qui viennent ici des autres royaumes de l'Europe. Il suffit que je sois Anglois, pour ne point ambitionner cet honneur. En effet, on nous regarde maintenant en cette capitale avec tant de défiance & de si mauvais œil, que je puis vous assurer, & je le tiens des personnes les plus respectables, que tout petit individu que je suis, malgré le peu de sensation que devoit faire un homme obscur & sans train, on parle de moi publiquement, & je suis même soupçonné d'être espion, par la seule raison que je viens d'Angleterre, & que je n'allegue nul autre motif de ma venue, sinon le desir de voir & de connoître. Je n'ai donc point encore été au lever, où l'on peut aller tous les vendredis.....

» Pour vous faire un tableau fidèle de cette cour, telle qu'elle est actuellement, je dois remonter au tems du fameux, mais infamé Ministre, le Comte Struensée. Depuis

» mon arrivée dans ce pays , je me suis donné
 » tous les soins & tous les mouvemens ima-
 » ginables , pour avoir des informations au-
 » thentiques , & dégagées de tout préjugé par
 » rapport à ce favori , & par rapport à cette
 » révolution extraordinaire qui a fait descendre
 » la Reine de son trône , & fait monter les
 » Ministres sur l'échaffaud. Je ne vous rappor-
 » terai que quelques anecdotes sur Struensée ,
 » qui peuvent servir à jeter un nouveau jour
 » sur son caractère , & dont peut-être vous
 » n'avez jamais eu connoissance.

» Struensée n'étoit point d'un sang noble ,
 » & conséquemment sa naissance ne lui don-
 » noit aucun droit à la conduite des affaires
 » d'Etat. La fortune & une suite de circon-
 » stances particulières , qu'il fut ménager avec
 » dextérité , concoururent ensemble pour le
 » tirer de la médiocrité de sa condition , & l'é-
 » lever à l'emploi le plus distingué du Royau-
 » me. Il avoit exercé premièrement la méde-
 » cine à Altona sur l'Elbe , & , depuis ce
 » tems , il avoit suivi le Roi de Danemarck ,
 » en qualité de son médecin , dans le voyage
 » qu'il fit en Angleterre. A son retour , il s'in-
 » sinua fort promptement dans les bonnes gra-
 » ces de son Maître , & il faut bien qu'il ait
 » possédé le talent de plaire dans un éminent
 » degré , puisqu'il fut également se concilier
 » la faveur du Roi & de la Reine. Il reçut
 » l'ordre de Ste. Matilde , institué à l'honneur
 » de la Reine , fut créé Comte , & revêtu du
 » pouvoir Ministériel sans restriction. Sa con-

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» duite dans une élévation si subite & si peu
 » commune marque un génie hardi & entre-
 » prenant; peut-être pourrois-je ajouter, un
 » cœur vaste & patriotique. Sans être épou-
 » vanté du peu de stabilité des grandeurs de
 » la cour, & surtout d'une grandeur, telle que
 » la sienne, il entreprit une réforme générale.
 » Tout le corps de l'Etat ressentit l'homme
 » qui étoit à sa tête. Finances, chancellerie,
 » armées, marine, nobles, gens de la cam-
 » pagne, il porta ses vues sur tout. Non-seu-
 » lement il dictoit, mais il écrivoit lui-même
 » les réponses ou les dépêches, dans les af-
 » faires d'importance, en moins de deux heu-
 » res de délibérations, il répondoit d'ordinaire
 » aux requêtes & aux projets, qui intéres-
 » soient le bien public..... La Judicature ci-
 » vile étoit alors entre les mains d'une tren-
 » taine de Magistrats. Struensee envoya à ce
 » tribunal pour apprendre quel étoit le salaire
 » ou la pension annuelle de chacun des mem-
 » bres. Ceux-ci alarmés d'une pareille de-
 » mande lui firent réponse que cela pouvoit
 » monter à 1500 rix-dalles (*) au lieu de 4000
 » qu'ils en tiroient. Le Comte leur fit alors
 » savoir, que Sa Majesté n'avoit plus besoin de
 » leurs services, mais que par grace & pour
 » montrer qu'elle étoit satisfaite de leur con-
 » duite, elle vouloit bien leur continuer le

[*] Piece d'argent, qui vaut à-peu-près, 4 l.
 6 d. d'Angleterre.

tiers du revenu, qu'ils avoient déclaré. Il
 établit en même tems une autre cour de
 justice, composée de six personnes d'une
 probité reconnue, auxquelles il délégua le
 même pouvoir. Ensuite il se mit en devoir
 de purger la Chancellerie, & les autres corps
 de la Magistrature. Il entreprit après cela
 le département militaire, & cassa le corps
 des gardes à cheval; peu après le régiment
 des gardes à pied de Norvege; le plus beau
 corps qui fut au service, & qui ne se sé-
 para point sans une courte, mais dangé-
 reuse émeute. Pourfuiuant toujours son
 entreprise salutaire à la vérité, mais cri-
 tique & périlleuse au dernier point, il son-
 geoit enfin à diminuer le pouvoir des no-
 bles, & à mettre en liberté les fermiers &
 les gens de la campagne. Vous ne ferez
 point surpris & vous ne devez pas l'être,
 qu'il ait été la victime de ses projets, & que
 tous les corps de l'Etat se soient réunis pour
 le détruire. Ce furent ses véritables cri-
 mes..... C'étoit le Ministre, & non pas
 l'homme, qui étoit devenu suspect. En cette
 dernière qualité, je ne prétens, ni l'excuser,
 ni le condamner; mais, comme hom-
 me d'Etat, je le mets au rang des Claren-
 dons & des Morus, que la Tyrannie, ou
 la bassesse du Gouvernement, ou le défaut
 de vertu, ont, dans tous les âges, conduit
 à une fin ignominieuse & précipitée: mais
 dont le jugement impartial de la postérité a
 hautement réhabilité la mémoire. »

tiers du revenu, qu'ils avoient déclaré. Il
 établit en même tems une autre cour de
 justice, composée de six personnes d'une
 probité reconnue, auxquelles il délégua le
 même pouvoir. Ensuite il se mit en devoir
 de purger la Chancellerie, & les autres corps
 de la Magistrature. Il entreprit après cela
 le département militaire, & cassa le corps
 des gardes à cheval; peu après le régiment
 des gardes à pied de Norvege; le plus beau
 corps qui fut au service, & qui ne se sé-
 para point sans une courte, mais dangé-
 reuse émeute. Pourfuiuant toujours son
 entreprise salutaire à la vérité, mais cri-
 tique & périlleuse au dernier point, il son-
 geoit enfin à diminuer le pouvoir des no-
 bles, & à mettre en liberté les fermiers &
 les gens de la campagne. Vous ne ferez
 point surpris & vous ne devez pas l'être,
 qu'il ait été la victime de ses projets, & que
 tous les corps de l'Etat se soient réunis pour
 le détruire. Ce furent ses véritables cri-
 mes..... C'étoit le Ministre, & non pas
 l'homme, qui étoit devenu suspect. En cette
 dernière qualité, je ne prétens, ni l'excuser,
 ni le condamner; mais, comme hom-
 me d'Etat, je le mets au rang des Claren-
 dons & des Morus, que la Tyrannie, ou
 la bassesse du Gouvernement, ou le défaut
 de vertu, ont, dans tous les âges, conduit
 à une fin ignominieuse & précipitée: mais
 dont le jugement impartial de la postérité a
 hautement réhabilité la mémoire. »

Le voyageur s'attache ensuite à l'histoire du Comte Brandt. Cet infortuné, dit-il, descendu d'une ancienne & noble famille, devoit son élévation à Struensée. Nous croyons ne pas devoir rapporter tout ce qu'avance M. Wraxall, pour tâcher de justifier Brandt sur un chef d'accusation qui le fit condamner au dernier supplice. On sait que le Comte fut accusé d'avoir levé la main sur la personne sacrée du Roi : crime digne de mort suivant les loix du Dannemarck. Durant l'instruction du procès, l'avocat qui devoit défendre l'accusé, parla avec beaucoup de force en sa faveur. On a assuré à notre voyageur, que cet avocat, après avoir fait remarquer avec énergie la différence essentielle qui se trouve entre attaquer le Souverain, & se défendre soi-même lorsqu'on est attaqué comme personne privée, cita en faveur de l'accusé l'anecdote suivante. » Un de nos » anciens Monarques, disoit-il, Christian VI, » se familiarisoit volontiers avec ses courtisans, » & dans ces occasions, il avoit coutume de » dire, *le Roi n'est pas au logis*. Alors, les Courtisans n'étant plus retenus par la présence » de la Majesté Royale, en usoient envers » lui avec la plus grande familiarité. Lorsqu'il » plaisoit au Roi de reprendre son autorité, » il disoit, *le Roi est chez lui*. Mais que faut-il » faire, ajoutoit le défenseur du malheureux » Comte, maintenant que le Roi n'est jamais » chez lui ? » Paroles qu'on auroit louchées dans la bouche d'un Anglois, dit l'Auteur du *Monthly Review*, mais dont on a peine à

croire qu'un Danois ait été capable, tant elles respirent la liberté mâle d'un esprit qui ne fait point plier sous le joug.

Les crânes & les os de ces malheureux favoris sont encore exposés sur la roue à un mille & demi de distance de la capitale. » A leur vue, dit le Voyageur, je me suis senti pénétré de compassion & d'horreur. C'est une leçon bien terrible & bien touchante pour les hommes d'Etat. »

Du Dannemarck, M. Wraxall passa en Suede. Il donne la Description de Stockholm, Carlscron, &c. Il parle aussi de la fameuse révolution qui, dans ce Royaume, a changé la forme du Gouvernement, sous un Roi bienfaisant dont toutes les actions se dirigent vers le bonheur de ses sujets.

Arrivé à Petersbourg, le Voyageur ne peut se défendre d'un mouvement d'admiration & de surprise, en regardant cette belle ville qui s'est élevée tout-à-coup du sein des marais. Il fait la description de Pétersbourg; trace le tableau de la Cour de l'Impératrice, & fait part aux lecteurs de ses réflexions sur la conduite & le caractère de Pierre le Grand.

« J'allai voir, dit-il, le Palais de Peterhoff où réside l'Impératrice. Il devoit y avoir ce jour-là, qui étoit précisément l'anniversaire de son installation au Trône, une cour très-nombreuse & très-brillante. Comme j'étois au palais de très-bonne heure, j'eus le loisir de parcourir les jardins qui sont très-vastes & étendus le long du Golfe de Finlande

» qui en baigne les murs. Le palais est situé
 » au milieu, sur une éminence d'où il domine
 » une vue magnifique; en face de ce superbe
 » bâtiment régné un canal qui va se perdre
 » dans le Golfe, & qui entretient trois jets
 » d'eau continuels. L'intérieur du palais répond
 » à la beauté des dehors; mais de tous les ri-
 » ches appartemens dont il est rempli, il n'y
 » en a point où je me sois arrêté plus longtems
 » que dans une salle ornée des portraits des
 » souverains de Russie. J'ai été saisi de respect
 » à la vue de cette fameuse Catherine qui née
 » dans une chaumière de la Livonie, mérita
 » par la supériorité de son génie & de ses ver-
 » tus, de partager le Trône de Pierre le Grand.
 » Le portrait de l'Impératrice regnante ne m'a
 » pas moins frappé. Elle est à cheval, en bot-
 » tes & en uniforme Russe. Le peintre l'a re-
 » présentée telle qu'elle parut dans cette fa-
 » meuse révolution qui la porta sur le Trône.
 » On voit attachée à son chapeau une bran-
 » che de chêne, signe de ralliement pour son
 » parti, ses cheveux flottent en désordre sur
 » ses épaules, & le feu brille dans ses yeux
 » & sur son visage trempé de sueur. »

Les Moscovites ont pour Pierre le Grand
 leur Législateur, une vénération qui approche
 de l'idolâtrie; M. Wraxall fait à ce sujet quel-
 ques réflexions où il évalue les services que ce
 Prince a rendus à son Empire. On ne peut nier
 que les Moscovites au commencement du sie-
 cle, ne fussent plongés dans la plus affreuse
 barbarie & dans l'ignorance la plus stupide.

Pierre le Grand abattit les barrières qui s'opposoient à l'entrée des arts dans la Russie : il obligea ses Sujets à réformer leurs habits & leurs usages, & il en introduisit de nouveaux. Mais tous ces changemens ne furent que superficiels, & l'on peut dire que les Russes perdirent plus de leur ancienne grossièreté qu'ils n'acquirent de la politesse de leurs voisins. Encore aujourd'hui la plupart des Boyards & des Nobles, n'ont jamais vu la Cour ni la Capitale ; & ils préfèrent aux plaisirs qu'ils pourroient s'y procurer, la vie rustique qu'ils mènent dans leurs terres. Mais indépendamment de ces considérations, le système du Czar Pierre fut un système pernicieux à son état. Les possessions de la Moscovie sont très-bornées dans l'Europe, & s'étendent très-loin dans l'Asie. La Moscovie fait donc membre de cette dernière partie du monde plutôt que de la première. Sous ce point de vue, il n'y avoit point de position plus avantageuse que celle de Moscou sa capitale ; cette ville est au centre de l'Empire, & les yeux du Gouvernement pouvoient se porter de-là dans toutes ses parties avec une égale rapidité. Mais l'ambition du Czar Pierre étoit de figurer parmi les Souverains de l'Europe ; ce fut pour se rapprocher d'eux, qu'il sacrifia la sûreté de ses états d'Asie, au plaisir de posséder deux ou trois provinces stériles de la Suede ; c'est dans les mêmes vues qu'il transporta sa Capitale sur les bords du Golfe de Finlande, dans les fanges d'un Marais, & dans un climat disgracié de la nature.

Pierre le Grand abattit les barrières qui s'opposoient à l'entrée des arts dans la Russie : il obligea ses Sujets à réformer leurs habits & leurs usages, & il en introduisit de nouveaux. Mais tous ces changemens ne furent que superficiels, & l'on peut dire que les Russes perdirent plus de leur ancienne grossièreté qu'ils n'acquirent de la politesse de leurs voisins. Encore aujourd'hui la plupart des Boyards & des Nobles, n'ont jamais vu la Cour ni la Capitale ; & ils préfèrent aux plaisirs qu'ils pourroient s'y procurer, la vie rustique qu'ils mènent dans leurs terres. Mais indépendamment de ces considérations, le système du Czar Pierre fut un système pernicieux à son état. Les possessions de la Moscovie sont très-bornées dans l'Europe, & s'étendent très-loin dans l'Asie. La Moscovie fait donc membre de cette dernière partie du monde plutôt que de la première. Sous ce point de vue, il n'y avoit point de position plus avantageuse que celle de Moscou sa capitale ; cette ville est au centre de l'Empire, & les yeux du Gouvernement pouvoient se porter de-là dans toutes ses parties avec une égale rapidité. Mais l'ambition du Czar Pierre étoit de figurer parmi les Souverains de l'Europe ; ce fut pour se rapprocher d'eux, qu'il sacrifia la sûreté de ses états d'Asie, au plaisir de posséder deux ou trois provinces stériles de la Suede ; c'est dans les mêmes vues qu'il transporta sa Capitale sur les bords du Golfe de Finlande, dans les fanges d'un Marais, & dans un climat disgracié de la nature.

Les vrais Russes, qui ne sont point encore gâtés par le commerce des autres nations, (nous rapportons exactement les paroles de l'Auteur) tiennent plus des mœurs Asiatiques que des Européennes. Les hommes du plus bas étage portent universellement la barbe, malgré tous les édits que Pierre Ier. a donnés pour abolir cet usage *barbare*. Les femmes, en général, ne couvrent leur tête que de pièces de soie ou de linge, qui ressemblent fort au turban oriental ; le reste de leur habillement approche beaucoup du nôtre. J'en ai cependant vu plusieurs, dit M. Wraxall dans l'ancien habit Moscovite des différentes provinces. Cet habit a quelque chose d'extrêmement grotesque & de singulier. Dans quelques-unes la coëffure avance de six ou huit pouces au-devant du front, & est enrichie de perles. En d'autres, c'est une espèce de bonnet lacé qui leur prend exactement le tour de la tête : le reste de leur ajustement répond à cette singularité.

L'idée que l'auteur donne ensuite de leurs personnes est encore moins favorable ; elle a même quelque chose de rebutant, que nous craindrions de présenter aux yeux de nos lecteurs. Ce qu'il ajoute, le fait aisément concevoir. » La manière dont on juge ici de la société, (je parle, dit-il, d'après ce qu'on m'a rapporté,) est fort différente de la nôtre. » Elle se règle au poids. Une femme pour être » belle à un certain degré doit au moins peser deux cens livres. Ainsi le jugement de » Prior

» Prior (*) n'auroit point lieu dans ce pays &
 » l'on s'y moqueroit de ce vers,

» *Fine by degrees, and beauti fully less.*

» C'est-à-dire, d'autant plus belle & plus char-
 » mante, qu'elle est plus petite. On regarderoit ce
 » goût comme faux & dépravé. La dernière
 » Impératrice Elizabeth étoit une de ces beau-
 » tés pesantes & massives. Les portraits que
 » j'ai vus d'elle, expriment assez bien ce genre
 » de beauté.»

Mr. Wraxall parle avec beaucoup de senti-
 ment de l'état périlleux de Dantzick, dont les
 faubourgs sont maintenant occupés par les
 troupes Prussiennes. » Cette ville attend avec
 » impatience que quelque puissance intermette
 » ses bons offices pour la délivrer du malheur,
 » dont elle est menacée. Mais il est fort à crain-
 » dre pour ses habitans, que l'envie de s'ag-
 » grandir ne soit maintenant trop générale, pour
 » qu'ils puissent se flatter qu'on intervienne en
 » leur faveur, & que l'on s'oppose à des pro-
 » jets, que l'on considère peut-être, comme
 » faisant partie de la cause commune.»

En parlant des malheurs de la Pologne, le
 voyageur nous dit que la misère de ce pays
 est telle qu'à Freiduitz, village de la grande
 Pologne, il ne put pas même se procurer une

(*) Célèbre Poète Anglois.

tasse de café pour son déjeuner; l'hôte lui dit qu'il y avoit quinze ans qu'il n'en avoit vu, mais que peut-être il pourroit en trouver à Tempelbourg, qui est à douze milles de Freidnitz. En terminant son ouvrage M. Wraxall s'étend sur le partage de la Pologne, & sur les prétentions du Roi de Prusse. Il tâche, par des observations politiques, de persuader à sa nation qu'elle n'a que des idées *très-imparfaites & très-erronées* sur l'importance des révolutions de la Pologne, & sur les événemens qui peuvent s'ensuivre. » La division de la Pologne, dit-il, pays peu connu quoiqu'il surpasse seul en étendue les neuf Cercles de l'Empire Germanique, est un événement qui étonnera la postérité, quoique notre siècle le regarde d'un œil indifférent & tranquille. . . . Cela justifie la remarque du Cardinal de Retz : ce qui se passe de nos jours nous affecte faiblement, quelque'extraordinaire qu'il puisse être ; il faut du tems pour en bien apprécier l'importance & la grandeur, que la trop grande proximité des objets nous dérobe en partie. »

Les Journalistes Anglois terminent leur extrait en disant qu'ils auroient pu lui donner plus d'étendue, mais qu'ils en ont dit assez pour faire entendre combien le voyage dont ils rendent compte est différent de ceux où les voyageurs, peu attentifs aux objets les plus importants, vont, comme des courtiers, de palais en palais, lieux où il est naturel qu'ils s'arrêtent, & ne sont occupés uniquement qu'à faire des

inventaires & à former un catalogue des meubles qu'ils y trouvent.

(*Monthly Review ; Critical Review.*)

*RÉFLEXIONS sur les Mémoires, par
M. DE LA CROIX, Avocat au Par-
lement. A Paris, chez Demonville,
Imprimeur de l'Académie Française.*

C'est pour la première fois que l'on écrit publiquement sur l'avantage universellement reconnu, que la société pourra retirer des mémoires imprimés dans les affaires litigieuses. Comme il y a des hommes, qui, par ton ou plutôt par un secret intérêt, contredisent les choses les plus claires & les plus utiles, & réduisent tout en problème, on a vu des parleurs assez ennemis de la justice & de l'ordre, pour condamner cette défense publique de l'opprimé, toujours formidable à l'oppresser, & qui en éclairant le Public, dirige les Magistrats & peut leur sauver beaucoup d'écarts. *Vox Populi, vox Dei.*

Si la découverte de l'Imprimerie est un véritable présent fait aux hommes, c'est sur-tout lorsqu'elle peut servir à éveiller une Nation entière, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné, sans nom & sans crédit. Rien ne doit plus intimider le méchant & l'homme in-